



Carlo OSSOLA

Le Continent intérieur

Traduit de l'italien par N. Le Lirzin.

Le **Félin** coll. Les Marches du temps,

2013, 294 pages, 25 €

Le bréviaire spirituel de l'honnête homme en notre modernité desarçonnée, faisant ses adieux à un monde enfui. À juxtaposer autant de vignettes réalisées avec une minutieuse et généreuse tendresse, C. Ossola compose peu à peu un paysage intérieur qui sera moins le motif d'une nostalgie que d'une résistance obstinée à l'effritement de l'Europe qu'il aime et transmet passionnément. On reste partagé entre un adieu émouvant à cette civilisation latine qui se défait sous nos yeux et, malgré tout, l'élan évangélique d'une possible espérance, à quoi Vatican II nous aura rendu confiance. Car il ne s'agit pas de dresser le tableau d'un désastre apocalyptique, mais d'écouter la voix lucide d'une sagesse non pas désenchantée mais attristée : une culture (c'est à dire un style de vie, et de vie commune, de relance avec la force d'un passé dont nous héritons pour nous projeter et instituer l'avenir) s'estompé sous les coups insidieux de la modernité technique, criarde d'exhibition et d'arrogance. Le lieu de la résistance sera l'intériorité. C. Ossola aura entendu la leçon inaugurale d'Augustin, il ne se compromet pas avec les facilités et dérives du narcissisme contemporain. Mais ce lieu reste fragile, semblant hésiter entre une esthétique de la disparition – de la perte – et l'évidence

de l'émerveillement que requièrent les trésors que l'humanisme européen nous aura légués. Ce balancement, c'est peut-être la raison pour laquelle nous ne sommes pas irrésistiblement embarqués par ce plaidoyer chaleureux de gratitude. Le palais que nous revisitons est crépusculaire : certes, il est vrai qu'il y a un crépuscule du matin, « en attendant l'aube », qu'un autre jour est possible. Puisque nous ne serons pas subjugués par la harangue qui nous convaincra de notre « identité malheureuse », c'est donc à une décision créatrice – éminemment ignatienne – que nous voilà conviés, non sur les ruines d'un jadis disparu ou la table rase d'un présent déserté, mais, renouant avec le « pouvoir des commencements » (cher à Myriam Revault d'Allonnes), en réactivant, dans un paradoxal « oubli des origines », l'élan créateur de cette civilisation dont nous recevons le témoignage avec reconnaissance : culte de la beauté et sanctification du cosmos. Pour cela, retrouver la plénitude de l'Instant, irremplaçable mais fugitif, enchantement irrésistible et déception inconsolable mêlés. Pourquoi donc la sérénité du bonheur nous est-elle ainsi ombrée ? Peut-être parce que reste ineffaçable la mémoire des grands massacres dont le xx^e siècle aura été prodigue.

François Marxer